

CHAPITRE I

Boston, juin 1862

Ma famille vivait depuis toujours à Boston dans le Massachusetts. Nous étions cinq : nos parents, John et Mary Williams, mes deux frères aînés Jim et Bob, âgés respectivement de vingt-trois et vingt et un ans et moi, l'unique fille de la fratrie, qui venais d'en fêter quinze un mois plus tôt.

Chez nous, tous les hommes étaient militaires de carrière et si l'on m'avait autorisée à suivre la même voie qu'eux, je me serais engagée, sans hésiter, ce que déplorait évidemment ma mère lorsque j'y faisais allusion. Hélas, les jeunes filles n'avaient pas accès à cette profession et j'envisageais de finir un jour comme toutes les autres, mariée et mère de famille, sans que, pour autant, cela m'effraie, car le moment venu, j'espérais bien choisir un mari compréhensif, capable de m'accepter telle que j'étais.

J'avais beau me nommer Margaret, je n'avais rien de particulièrement féminin. Je ne portais jamais de robe ou de jupe et j'empruntais à mes frères le peu de tenues civiles qu'ils possédaient encore. Sitôt qu'ils partaient chasser, je les suivais et galopais à leurs côtés des heures durant. Je vouais une réelle passion aux chevaux et je pouvais les dresser aussi bien qu'un homme, voire beaucoup mieux quelquefois, ce dont je m'enorgueillissais. Cet intérêt était né lors de mon quatrième anniversaire quand mon père m'avait offert mon premier poney. J'appris plus tard qu'une fois installée sur son dos, j'avais pleuré. Non pas par peur, mais parce que Papa l'avait guidé, tenant à ma place le licol. J'étais assez téméraire et volontaire à cette époque et n'avais guère évolué depuis.

J'aimais particulièrement les grands espaces et je m'éloignais souvent de la ville, poussant à fond ma monture sur la plage immense qui longeait l'océan Atlantique. Je rentrais parfois juste avant le crépuscule, ivre de grand air et de soleil, heureuse de vivre quelque chose qui me convenait

vraiment. Je m'épanouissais bien plus alors que si j'avais partagé la vie des autres filles de la caserne où nous vivions tous ensemble. Pour cette raison, je me faisais très peu d'amies et passais fréquemment mon temps auprès des miens. Ces derniers me laissaient libre de mes choix parce que mon côté garçon manqué les amusait. Ils ne me voyaient pas grandir et supportaient tous mes caprices, hormis ceux risquant de mettre ma vie en danger. En réalité, personne ne prenait conscience que je copiais le mode d'existence de mes frères, m'identifiant de plus en plus à eux. Jim et Bob, d'ailleurs, m'encourageaient dans ce sens. Devant l'admiration qu'ils me portaient, je n'hésitais pas à faire preuve d'une indépendance grandissante. Je goûtais au plaisir de rivaliser avec eux et de remporter la première place dans des domaines habituellement réservés aux hommes.

Lorsque mes parents réalisèrent enfin l'insidieuse transformation qui s'était opérée en moi, il était trop tard. Ma personnalité déjà forgée ne pouvait plus changer.

Généralement, je portais sur la tête un chapeau de cow-boy à l'intérieur duquel j'emprisonnais ma longue chevelure. Mais celle-ci retombait dans mon dos et s'emmêlait vite si mon couvre-chef venait à s'envoler inopinément. Ce qui n'était pas rare. Les Williams étaient tous blonds aux yeux bleus, avec une peau claire. Cependant, mon exposition régulière au soleil me donnait un teint légèrement hâlé. Cela me valait quelques taches de rousseur et des moqueries supplémentaires des autres jeunes filles. Contrairement à moi, elles étaient de véritables citadines et trouvaient inconcevable de sortir sans une ombrelle. Si elles montaient à cheval, cela demeurait exceptionnel, et toujours avec une selle d'amazone, prévue à cet effet.

Bien sûr, ces dames jasaient sans cesse sur ma façon de vivre et reprochaient à Maman de m'avoir mal élevée, ce qui lui faisait affreusement honte. Il fallait reconnaître que les demoiselles de mon âge savaient se coiffer avec soin, laissant apparaître de ravissantes anglaises de chaque côté de leur joli minois. Elles posaient un regard humble et timide sur les garçons, lorsque les yeux de ces derniers s'attardaient un peu trop longtemps sur leur charmante personne. Je comprenais malgré tout qu'elles puissent être choquées de me voir galoper à cru sur un équidé, vêtue en pantalon. Pour ma part, je ne m'offusquais aucunement de leurs différences, bien que les diverses activités auxquelles elles s'adonnaient me parussent ennuyeuses à mourir, comme l'étaient la broderie, l'étude du piano, le chant ou la lecture. D'après Bobby, les femmes du Sud étaient pires encore et très maniérées, si bien que je me réjouissais de vivre près du port de Boston.

Mes occupations quotidiennes représentaient pour moi un attrait bien plus important que tout ce qui m'était proposé à notre baraquement militaire. Ainsi, je parcourais parfois des kilomètres sans me lasser, à califourchon sur un jeune poulain que je venais d'éduquer. Auparavant, je l'avais retiré de son enclos en cachette, juste avant son dressage par l'un des nôtres. Puis je l'avais ramené à la même place, une fois débourré par mes soins. C'était en principe le moment où j'étais prise sur le fait, mais même sans être vue, il n'était pas difficile de deviner que j'étais la responsable de cette disparition. Comme, malgré tout, cette activité rendait service à notre armée, j'étais rarement punie. Père me disputait pour la forme, surtout inquiet de la mauvaise chute que j'aurais pu faire. Heureusement, ce cas de figure ne s'était jamais présenté et j'étais toujours rentrée à la maison en bonne santé physique.

Cependant, cette passion ne m'empêchait nullement de m'instruire. Je connaissais la géographie, l'histoire de l'Amérique et de ses États toujours plus nombreux. Je n'ignorais rien non plus des autres pays d'Europe ni de leurs caractéristiques spécifiques. J'étudiais les mathématiques et, bien entendu, je lisais et écrivais parfaitement la langue anglaise. Je n'appartenais à aucun établissement scolaire, et c'était Maman qui se chargeait de m'enseigner toutes ces matières. Elle me disait douée pour apprendre, regrettant que cela ne fût pas le cas de mes frères. Ma mère était une ancienne institutrice qui avait cessé d'exercer après ma naissance, préférant se consacrer entièrement à ses trois enfants.

Bob m'avait dit récemment que les Sudistes possédaient un fort accent, ce qui me semblait fort utile si on voulait les distinguer des nôtres. Car depuis plusieurs mois, la guerre de Sécession avait éclaté et notre armée combattait les rebelles avec acharnement. Papa était capitaine de cavalerie et mes frères de simples soldats sous ses ordres. Tous les trois pensaient que, bientôt, nous quitterions Boston afin d'aller livrer bataille à ces fichus Confédérés. Si cette aubaine se présentait, j'envisageais d'apporter mon aide providentielle à mon père et mes frères. Je m'imaginais m'enfuir de la future caserne où Maman et moi serions forcées de nous établir et me voyais en train de suivre nos trois hommes à la trace. Après les avoir rejoints, ils ne pourraient plus me renvoyer et je participerais, à leurs côtés, au conflit nous opposant à ces saletés de Sudistes. Après tout, j'avais déjà quinze ans, je tirais à la carabine ou au revolver aussi bien qu'eux et nul ne parvenait à gagner une course contre mon nouveau poulain. Par conséquent, je ne voyais aucune raison valable de ne pas me battre également pour notre noble cause. Je trouvais absolument injuste et ridicule d'être évincée, sous prétexte que j'étais une fille. Bobby et Jimmy

étaient convaincus que nous aurions le dessus, mais papa disait que, de son côté, l'ennemi croyait la même chose à notre sujet. Moi, je ne réfléchissais pas à l'avenir et me concentrais plutôt sur ce que je pouvais faire dans l'instant présent.

Or, ce jour-là, nous apprîmes que le général Lee, ainsi que Bragg et Johnston, venait de remporter une belle victoire contre nous, en Virginie, à Richmond et à Fredericksburg. Ce qui précipita notre départ. Père nous annonça le soir même que nous partions pour Washington d'ici quarante-huit heures, de manière à nous rapprocher du Sud. Il était question de prêter main-forte aux nôtres, en difficulté là-bas. Ce fut une mauvaise surprise parce que je ne m'imaginai pas quitter si rapidement cette plage où je m'adonnais chaque matin à de longues promenades sur mon cheval, en toute liberté. Là-bas, dans cette grande cité, tout au plus m'autoriserait-on à sortir quelques instants de la caserne, mais sans certitude, du fait de la guerre qui faisait rage maintenant et que, hélas, nous semblions perdre. Du moins, le crus-je, à cause de cette première défaite, si décevante pour nous.

Le surlendemain, les préparatifs terminés, notre caravane prenait la route en direction de Washington. Elle comprenait une dizaine de chariots et un escadron de cavalerie. Le convoi était composé d'enfants et de femmes accompagnant leurs époux. Ces familles appartenaient toutes à notre glorieuse troupe nordiste, dirigée par notre père. Mes frères suivaient derrière lui, avec leurs camarades.

Je montais Tonnerre, mon alezan fraîchement dompté. Jimmy était à mes côtés, sur la jument baie que l'armée lui avait attribuée. Il me décrivait ce que serait notre nouvelle vie sur le district de Columbia où se situait Washington. Je l'écoutais sans vraiment l'entendre, comprenant que nous nous rapprochions de la Virginie et que Père ne m'autoriserait plus à sortir seule à cheval, de crainte que des rebelles m'enlèvent ou me tuent.

Nous avançons lentement, avec des arrêts fréquents sitôt que c'était faisable. Ceci afin de nous restaurer et permettre aux dames de satisfaire certains besoins légitimes, à l'abri des regards. Nous dressâmes notre campement près d'une rivière pour la nuit et je choisis de dormir à la belle étoile avec mes frères, sous notre chariot. Maman resta seule, à l'intérieur. Père et deux sous-officiers reposaient sous une toile de tente dressée à leur intention. Relevées toutes les heures, quatre sentinelles veillaient sur nous, et nous devions repartir très tôt le lendemain matin.

Mon père ne craignait pas trop les Indiens durant ce trajet, le secteur que nous traversions, n'étant pas vraiment leur lieu de prédilection. Les Sioux notamment, préféraient les grandes plaines plus à l'ouest, où ils pouvaient chasser le bison. En outre, ils n'aimaient guère se rapprocher

des villes. Pour ma part, je n'avais encore jamais vu de Peaux-Rouges, en dehors de quelques rares gravures les représentant, découvertes dans un livre. Ce qui m'autorisait à les visualiser mentalement, tels qu'ils pouvaient m'apparaître un jour.

Par contre, le danger venait des Tuniques grises qui risquaient de nous repérer et d'attaquer à n'importe quel moment. Mais chaque femme de militaire avait l'habitude d'accompagner son époux et faisait ce choix en toute conscience, sans contrainte de la part du mari. Les enfants, eux, ne pouvaient donner leur avis, ce que je regrettais plus que quiconque. Car je n'étais pas emballée à la pensée de me retrouver auprès de Maman à Washington, après le départ de mes aînés. À peine arrivés, ils s'en iraient plus au sud avec Père et je n'aurais pas le droit de les accompagner. Je n'avais de cesse d'y penser, c'en devenait presque obsessionnel, parce que je ne trouvais pas comment échapper à mon destin, si bien tracé par mes parents.

Nous progressions au pas et je pouvais admirer des États qui m'étaient complètement inconnus, comme le Connecticut ou le New Jersey. Les paysages étaient absolument magnifiques. Du haut de ma monture, émerveillée, je m'imprégnais de toutes ces belles images, les détaillant une à une. Nous n'étions pas très éloignés de la côte atlantique que nous longeâmes un temps. Ensuite, nous arrivâmes sans encombre près de Baltimore, non loin d'un grand et superbe lac. Ce fut alors que nous essayâmes notre premier affrontement avec l'ennemi. Père fit stopper le convoi et ordonna aux hommes de disposer les chariots en cercle, de façon à assurer notre protection. Il imposa aux femmes et aux enfants de rester couchés à plat ventre, bien cachés dans les voitures. Il m'obligea aussi à rejoindre ma mère. Toutefois, je pris la précaution de conserver ma carabine ; si cela s'avérait nécessaire, je serais ainsi prête à tirer.

Très vite, je remarquai que des coups de feu nous parvenaient par l'arrière de notre véhicule. Je me relevai aussitôt, me mettant en position sous la bâche afin de pouvoir riposter. J'aperçus, en effet, quatre casquettes grises isolées du groupe, qui brandissaient leurs armes dans notre direction. Ma mère s'écria soudain :

« Margaret, obéis à ton père et reste étendue près de moi, tu vas nous faire mourir si tu répons ! »

Évidemment, je ne tins pas compte de son avis et elle se tut, devinant que, de toute façon, je persisterais dans mon idée.

Le rôle de Papa était de défendre les familles dont il avait la responsabilité, contre d'éventuels assaillants. À aucun prix, il ne devait provoquer le combat, au risque de perdre des vies. D'autant qu'il y avait beaucoup

de jeunes parmi nous. Cependant, nous eûmes bientôt droit à un feu soutenu et je pris l'initiative d'intervenir. Jusqu'à présent, seul du gibier m'avait servi de cible. Or, ce matin-là, je me rendis compte à quel point il était difficile de mettre un homme en joue pour le faire périr, fût-il un ennemi. Pourtant, je tentai de lutter contre cette sensation désagréable et visai l'un des rebelles à ma portée. Mais au moment d'appuyer sur la gâchette, j'hésitai, ma main tremblant légèrement. Néanmoins, lorsque je le vis pointer son fusil vers nous, je me décidai enfin et parvins à l'abattre. Touché, il s'écroula sur l'herbe, la tête en avant. Ses compagnons l'écartèrent derrière eux et s'alignèrent ensuite côte à côte, afin de le venger. Je reculai et retournai auprès de ma mère. Une fois allongée sur le plancher du fourgon, je sentis mes larmes s'écouler lentement le long de mes joues. Afin de me rassurer, je me répétais que c'était peut-être l'un des nôtres qui avait descendu ce soldat. En réalité, je savais bien qu'il était tombé à l'instant précis où mon projectile l'avait atteint. Je réalisai qu'à quinze ans à peine, j'avais fait mourir un homme de sang-froid. Aucun de mes frères n'avait encore eu l'occasion de faire disparaître quelqu'un de la sorte... Pourtant, ils étaient soldats et plus âgés que moi.

Planqué sous notre véhicule, Jimmy m'apporta la confirmation de mon acte et hurla de toutes ses forces à mon intention :

« Bon sang, Margaret, reste cachée et ne t'en mêle plus ! Tu vous mets toutes les deux en danger, Maman et toi, en abattant ces maudits Confédérés ! »

Je ne répondis rien et continuai à pleurer de plus belle. Ma mère m'entendit et me caressa la tête, en silence.

Ce jour-là, les hommes du général Lee, n'étant pas très nombreux, nous avons remporté facilement cette courte bataille. Par miracle, personne n'avait été blessé dans notre camp. J'étais satisfaite malgré tout, d'avoir pu participer à la défense du convoi, comme je l'avais espéré au départ. Nous n'avions laissé aucune chance à ces damnés Sudistes de s'approcher des chariots, ce qui expliquait en partie notre victoire sans avoir essuyé de perte. La plupart de nos agresseurs étaient morts et d'autres s'étaient échappés. Mais ça n'était pas le problème de notre père qui avait pour unique mission de rallier Washington au plus vite.

Quelques jours plus tard, nous arrivions enfin dans cette grande ville. La découvrant, ma déception fut immense et je la trouvai affreusement bruyante, avec une population trop dense. J'étais tout de même contente de retrouver un hébergement plus sécurisé que l'étaient nos derniers abris de fortune. Je n'aimais pas particulièrement le confort, mais la tension nerveuse durant cet interminable périple avait épuisé nos forces, nous obligeant à rester aux aguets du moindre bruit, jusqu'à la fin du parcours.